

L'histoire de deux
collégiens que tout
oppose...

Le Génie et le Surdoué

**Vous n'êtes pas
dans la norme !**

Frédéric Morival

Le Surdoué

Frédéric Morival

Le Collège Dunois

À la rentrée scolaire de 1972, un collège flambant neuf encore en travaux nous attendait ce matin, mon frère aîné et moi. J'en avais treize, lui quatorze, et pourtant deux classes nous séparaient. Antoine entrait en troisième et moi, Frédéric, je me contentais de la cinquième, car j'avais déjà redoublé la sixième. Je me pointais sans grand mérite dans cette classe du dessus, du fait de n'avoir pas fourni assez de travail à la fin de ma seconde sixième.

La veille de cette rentrée, un vieux film américain était passé à la télé : « La Maison des otages ». Une famille s'était fait séquestrer chez elle par trois malfrats. Le sang-froid du père de famille eut raison des bandits. Le film avait été présenté ce soir-là en hommage aux athlètes israéliens assassinés par un commando palestinien aux jeux de Munich.

En Extrême-Orient, Nixon avait décrété une trêve des combats au Vietnam pendant ces jeux. Comme nous ne devions nous rendre au Collège Dunois que vers dix heures, je m'offris un extra en regardant la télévision tard le soir. Mais je ne plaisantais pas avec cette rentrée, et puis ma mère ne savait pas très bien où se trouvait ce nouveau collège.

Ma mère nous conduisit sans trop de détours inutiles cette fois-ci jusqu'à l'école. Nous n'y restâmes qu'une matinée mon frère et moi, puisqu'il n'y avait pas d'autres cours avant le samedi suivant.

Mes amis Gérard et Éric m'attendaient avec impatience. Nous nous étions égarés au début, car nous recherchions dans quelle cinquième nous étions inscrits. 5e A ou B ? En tout cas pas en 5e de transition le siège des délinquants en herbe. Comme l'an passé, nous étions admis en A, Gérard, Éric et moi, mais aussi Houel, Cabon, où nous rejoignirent de nouveaux élèves sans scrupule issus de quartiers difficiles. J'allais intégrer mes ennemis dans un roman de science-fiction que j'écrirais cette année.

Mon nouveau professeur de maths s'appelait Leroy, je fis sa connaissance au milieu d'une classe surchargée de trente élèves dont je ne connaissais pas les deux tiers. Leroy serait notre professeur principal. Durant ces premières heures, il testa nos connaissances.

Ma mère nous attendait à la sortie du cours en bavardant avec mon ancien prof de maths, monsieur Antona. Leroy se tenait debout devant ma mère. Il était content de mon niveau après les tests. « Votre fils se débrouille bien, madame Morival ! »

Un jour et demi de repos supplémentaire ! Mais ce jeudi après-midi et ce vendredi-là furent interminables. Aucune idée ne me vint à l'esprit. Ce n'était pas encore le moment d'acheter les fournitures scolaires. Rien d'important, aucun souvenir marquant de cette rentrée ne m'est resté, alors que je prenais connaissance des réalités.

À cette rentrée de 1972, mes ennuis ne tarderaient pas. Comme pour la plupart des élèves, je commençais à peine mon parcours du combattant.

Je lisais. Mais comme je le répèterai souvent, je n'aimais pas les textes littéraires imposés au programme. Elève réticent, je ne prêtais attention qu'à ce qui me plaisait. La science-fiction enfantine, « mon pain de l'esprit », mes livres se limitaient à une vingtaine d'œuvres, si ces romans d'anticipation jeunesse que je dénichais à la petite librairie de mon quartier pouvaient s'appeler des œuvres.

« Le secret de Saturne » « SOS envoyez fusée », « Révolte sur Titan » ou « Cosmonautes contre diplodocus » je lisais ce genre de romans que je prêtais à mes amis de sixième l'année dernière.

Les cours en cinquième seraient dispensés dans une classe bruyante et indisciplinée. Seule l'enseignante d'histoire-géographie arriverait à captiver son auditoire, les autres professeurs peineraient à se faire respecter. La professeure d'anglais parlait mal l'anglais, celle qui enseignait les Lettres notait trop large et ses dictées questions ne possédaient pas de barème précis. Voilà le décor dans lequel j'allais évoluer en cinquième : un fouillis permanent.

Les premiers jours avaient-ils connu une onde positive malgré tout ? Je ne pus m'empêcher de songer au collège d'enseignement général de l'Ecole Normale que je commençais à regretter pendant cette première année à Dunois. Ces bungalows d'après-guerre non chauffés que j'avais quittés me paraissaient plus humains et plus conviviaux. À treize ans, un enfant commence déjà à préférer ce qu'il a connu avant d'entrer à un autre endroit, si à cet instant de sa vie il

rechigne devant les nouveaux professeurs qui ne lui plaisent pas. Monsieur Antona qui me donnait des baffes en sixième me manquait, ainsi que madame Hervé qui maîtrisait davantage l'anglais par rapport à sa collègue de notre classe de cinquième.

Parmi nos anciens professeurs de sixième, nous n'en gardions que trois en cinquième. Fautrel, notre ancien professeur de biologie, nous enseignerait le dessin artistique, Paris le travail manuel et Zolinger la musique. Une femme laide et sadique genre Nicole Nottat assurerait les cours de sciences naturelles. Elle aimait faire souffrir les animaux et nous dispensait de nos « commentaires inutiles ».

Le collège Dunois deviendrait pour moi le pénitencier de Johnny Halliday qui refermerait ses portes derrière moi pendant trois ans. Le bâtiment resplendissait, moderne et construit en un seul bloc de deux étages. De couleur gris-foncé, il y avait une grande cour de récréation et de nombreux terrains vagues l'entouraient. À notre arrivée, le self-service de la cantine n'était pas terminé : nous mangions dans une annexe de l'école primaire. Je ne prenais pas mes repas avec mes copains Gérard et Éric. J'étais assis avec de plus grands que moi, qui se montraient peu amicaux.

Encore « petit », je devais me plier à la loi du plus fort et je ne dépassais pas encore d'une tête la plupart des élèves, comme en troisième où l'on me traiterait de grand dadais.

Je mesurais tout de même un mètre soixante-cinq à treize-ans et demi. Je n'avais pas à me plaindre par rapport à mes camarades de classe. J'entrais à Dunois, dans un monde nouveau, puisque le collège venait seulement d'ouvrir. Des têtes patibulaires prenaient

place dans la grande salle de classe où se dérouleraient la plupart des cours.

Je ne les connaissais pas bien encore. Un lundi après-midi, j'ai voulu aider un de ces gars, alors qu'il se trompait en recopiant un exercice d'anglais. Il se retourna et me lança en pleine figure un vibrant « ta gueule, gros con ! » qui résonna longtemps dans ma tête, au moins jusqu'à la fin de l'année. Il faisait partie d'une bande du Chemin Vert, et il s'appelait Blondel. Il arborait de gros sourcils noirs et sa carrure musclée et ramassée s'apparentait à celle de Lino Ventura, sans l'esprit humain de l'acteur de cinéma.

D'où venait toute cette mafia si agressive qui s'incrétait par la violence dans ce collège ? Je n'essayais pas de les comprendre ni d'adopter leur jargon, ni leurs coutumes douteuses qui les conduiraient dans la délinquance.

Mes camarades de la Haie Vigné reçurent aussi des coups de mes nouveaux ennemis, et je ne pouvais pas les défendre. Pendant le premier trimestre, j'étais en porte-à-faux entre les cours « cérébraux » et le sport que je détestais. Mes notes très appréciables en maths, en français, en histoire-géo et en anglais où le coefficient était élevé me dispensaient de me mettre en valeur dans les épreuves physiques et manuelles où mes « ennemis » se distinguaient.

Blondel, le plus mauvais d'entre eux, m'envoya un coup dans les jambes aux vestiaires. Aucun de mes camarades n'intervenait. Je n'avais pas choisi comme amis des malabars capables de me protéger.

J'avais hérité du vieux vélo Peugeot de mon oncle où l'on avait rajouté un dérailleur. Celui-ci me permettrait de monter la longue côte chaque matin pour me rendre au collège. Ce vieux vélo antédiluvien produisait un autre effet par rapport aux vélomoteurs et aux mi-courses de mes camarades. Antoine possédait le vélo noir de mon père sans dérailleur. Il rêvait d'une Peugeot 103, mais ma mère ne lui donnerait que son ancienne 101 sans suspensions que s'il décrochait son BEPC en fin d'année. Antoine n'aimait pas le vélo, il se contentait d'aller en cours avec "l'Ami 6 break" de la mère Michaux dont le fils allait aussi à Dunois.

Mes longs trajets le matin à travers le trafic quotidien contrastaient avec les cours virtuels du collège. Deux réalités se confrontaient dans le même univers.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

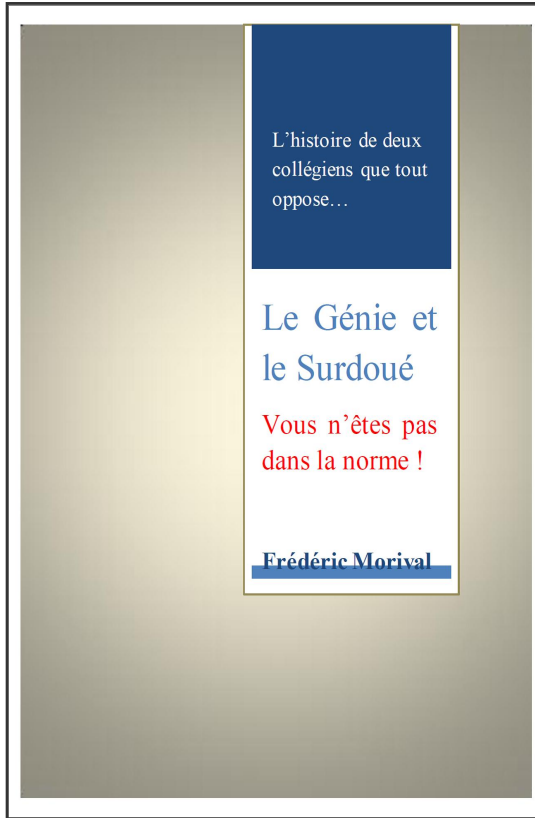
Vasca- UPblisher.com

11bis, rue de Moscou

75008 Paris

E-mail : contact@upblisher.com

Site : www.upblisher.com



N° ISBN: 978-2-7599-0041-1

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com